

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2ème année, No 88 — Samedi, 9 janvier 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LA VACCINE DE LA RAGE. — INOCULATION DU VIRUS RABIQUE AU BERGER JUPILLE DANS LE LABORATOIRE DE M. PASTEUR

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 9 janvier 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles du *Monde Illustré*. — Entre-Nous, par Léon Ledieu. — M. Pasteur et le vaccin de la rage. — Une histoire vraie. — Richesse et intelligence. — La Porteuse de Pain (suite). — La mort, par l'abbé Casimir. — Primes du mois de décembre. — Un conseil par semaine. — Récréation de la famille. —

GRAVURES : Le vaccin de la rage : inoculation du virus rabique au berger Jupille dans le laboratoire de M. Pasteur. — La guerre dans les Balkans : Retraite de l'armée Serbe dans la passe Drogman. — Gravure du feuilleton. — La petite commissionnaire. — Rébus.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS

LES mages s'avançaient, suivant l'étoile qu'ils avaient vue d'abord, et qui les précédait : "sa lumière les conduit à la lumière, et ils reconnaissent par leurs présents qu'ils sont aux pieds d'un Dieu."

C'est ainsi que s'exprime simplement le psalmiste en parlant de la venue des rois mages à Bethléem.

Maintenant, les rois ne se dérangent guère que pour s'occuper de politique, ce qui veut dire en langage honnête, qu'ils ne quittent guère leur royaume que pour rechercher les moyens de faire tuer quelques milliers des sujets qu'ils ont à gouverner.

Ce qui n'est pas très encourageant pour les susdits sujets.

La fête des Rois a donné naissance à des coutumes qui sont encore suivies dans quelques parties de la France, et sont très démodées en Canada.

Dans la Beauce, on remarque une habitude qui rappelle un peu l'ancien usage canadien, d'aller de porte en porte chanter la *généralité*.

Voici un couplet que l'on entonne en entrant dans chaque maison :

Honneur à la compagnie
De cette maison ;
Nous souhaitons année jolie
Et biens en saison.
Nous sommes d'un pays étrange
Venus en ce lieu ;
Pour demander à qui mange
La part du bon Dieu.

Puis le maître de la maison donne un morceau de gâteau à la personne qui se présente ainsi.

Notez qu'on ne donne que du gâteau ce jour-là, le gâteau des rois.

Mais, même en France, toutes ces vieilles coutumes tendent à se perdre, comme partout.

.

Le mot de *Roi* éveillait autrefois chez nos pères une idée de puissance absolue, qui n'est plus de nos jours l'apanage des rois constitutionnels.

Dans une vieille comédie italienne, Arlequin, devenu roi, fait appeler son premier ministre afin d'obtenir de lui quelques renseignements sur ses pouvoirs.

—Dis-moi, Truffaldin, qu'est-ce que cela signifie d'être roi ?

—Cela signifie, Majesté, que vous pouvez faire tout ce qui vous passera par la tête.

—Très bien. A quelle heure dîne-t-on dans mes Etats ?

—A midi, sire.

—Quelle heure est-il, Truffaldin ?

—Huit heures et quart.

—Eh bien ! fais sonner midi à toutes les horloges du royaume.

—Mais, sire...

—Pas de réplique ; suis-je ou ne suis-je pas roi ? Qu'on sonne midi et qu'on serve.

—Mais, Majesté, le dîner n'est pas prêt et le boulanger n'a pas encore apporté le pain...

—Très bien. Qu'on pendre tous les boulangers du royaume.

—Mais alors il n'y aura plus de pain, et...

—Cela ne vous regarde pas ; exécutez mes ordres où je vais vous faire pendre vous-même...

—Ah ! sire...

—Suis-je ou ne suis-je pas roi ?

Et Arlequin était conséquent avec la définition qu'on lui donnait de la royauté.

De nos jours, la plupart des nations civilisées qui se paient encore le luxe d'un roi, lui ont enlevé tant de privilèges, qu'il n'est plus guère qu'une machine marchant au gré de ses ministres.

Le grand principe du régime constitutionnel est en effet que "le roi règne et ne gouverne pas," et si dans notre siècle Arlequin faisait encore la même question, Truffaldin répondrait "qu'être roi signifie que vous pouvez faire tout ce qui passera par la tête des ministres."

Autre temps, autres mœurs.

.

Un journaliste de Toronto, dont je vous parlais la semaine dernière, vient encore de nous lancer un pavé qu'il prend pour une pointe très spirituelle.

Il ne sait pas, le malheureux, combien cette arme est difficile à manier, et qu'à moins d'avoir la tête vraiment meublée, on doit éviter de s'en servir, sous peine de se rendre ridicule au possible.

Il a publié, l'autre jour, une gravure très mal dessinée du reste, représentant le sinistre vieillard d'Ottawa, Sir John, tenant un porc au bout d'une corde. Sur le corps de l'animal cher à saint Antoine, on lit ces mots : *French pig*, et au bas, comme légende : *Sir John have some trouble with his French pig*.

Tout cela à propos des démonstrations Riel.

L'auteur a cru nous émouvoir, il s'est mis le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Il faut, pour nous atteindre, des coups plus vigoureux, plus adroits et mieux visés. Il nous faut des adversaires dignes de nous, plus spirituels et plus sérieux pour nous faire arrêter.

Le chien qui aboie à la lune n'empêche pas l'astre des nuits de jeter sa lumière dans les ténèbres, le pauvre quadrupède en est pour ses frais de voix et de colère.

Je montrais, il y a quelques jours, ce numéro à un de mes amis, anglais d'Ontario, et lui demandais ce qu'il en pensait.

"Mon cher, me répondit-il, vous ne pouvez vous faire une idée du dégoût que nous éprouvons pour ces attaques bêtes et lâches, mais nous avons cependant une consolation, c'est de pouvoir affirmer qu'il n'y a pas un Anglais instruit et ayant du cœur, qui les approuve.

"Ce que vous me montrez est le produit de l'ignorance et de la sottise."

.

Cette appréciation saine et vraie des élucubrations de quelques pauvres diables, m'a été confirmée par un Canadien-français, qui vient de faire un voyage dans la partie Est de la province anglaise.

"J'ai été singulièrement et agréablement surpris, m'écrivit-il, de voir combien les Ontariens, demeurant à l'est de Toronto, sont loin de partager les idées francophobes de certains misérables qui se font une spécialité de manger du canadien-français.

"Ce rôle du serpent qui essaie d'entamer la lime n'est joué que par de tristes exceptions que l'on méprise comme elles le méritent.

"La plupart des Anglais que je viens de rencontrer, n'éprouvent que du dégoût pour les pendants et disent hautement que la province de Québec a raison de protester contre l'infamie qui a été comise.

"Le contact de nos voisins avec la race française en a fait des hommes plus dignes, plus policés, plus instruits et d'un caractère plus noble. Il n'est pas jusqu'à leur physique même qui ne soit plus agréable. L'œil est intelligent, vif, énergique comme le regard des fils de France. L'allure est dégagée, le pas plus assuré, la tête mieux portée et tout l'ensemble est bien distinct de celui des gens qui ne connaissent ni la langue, ni les habitudes de notre province."

Vous voyez donc que nous avons raison de dédaigner les pavés du journaliste de Toronto.

Du reste, ce genre d'attaque n'est pas le plus difficile. Qu'il aurait-il de plus simple pour nous de représenter le peuple anglais sous la forme d'un cochon ?

Nous nous respectons trop pour adopter ce système.

.

Je dois donc encore vous parler de Pasteur, et je vous assure que je le fais avec le plus grand plaisir, car c'est pour moi un honneur que d'écrire son nom, un nom si grand que je ne puis me lasser de l'admirer.

L'année 1885 occupera plus de place qu'aucune de ses devancières dans les annales de la science ; mais ce n'est cependant pas d'aujourd'hui que le grand savant est connu, et qu'il a rendu plus de services à la France qu'aucun homme d'Etat et qu'aucun général.

Une dépêche nous disait en effet que des économistes, qui ne sont pas coutumiers d'éloges extravagants, ont affirmé que les découvertes de Pasteur, pour la prévention des maladies affectant les animaux domestiques et les vers à soie, ont déjà procuré à l'agriculture et à l'industrie, des avantages suffisants pour couvrir la prodigieuse indemnité de guerre payée par la France, après 1870, c'est-à-dire cinq milliards !

Mais aucune somme ne peut payer sa dernière découverte, et il l'a donnée gratuitement au monde !

Il n'existe pas un seul journal sur terre qui n'ait appris aux peuplades les plus éloignées cette nouvelle étonnante, qu'un homme avait trouvé le secret de guérir la rage.

Il y a quatre jours, le *New-York Herald* consacrait huit colonnes au grand Français.

.

LE MONDE ILLUSTRÉ a donc voulu nous montrer Pasteur dans son laboratoire, chez lui.

L'homme que vous voyez de trois quarts, avec son iorgnon, là, à gauche, suivant de l'œil l'opération de l'inoculation faite par un des médecins attachés à son cabinet d'opération, c'est lui, c'est Pasteur !

Au milieu se trouve l'opéré, Jupille, et à gauche l'opérateur.

Plusieurs personnes m'ont déjà dit avoir lu nombre de descriptions du système d'inoculation et n'avoir pas compris.

La chose en est bien simple cependant. (Il n'en est pas de même de la préparation du vaccin de la rage.)

Prenez un jour du poison à très faible dose, augmentez le lendemain, continuez, augmentez tous les jours, et il arrivera un moment où vous pourrez prendre impunément une quantité de poison suffisants pour tuer deux ou trois hommes. C'est le cas des morphinés, des arseniqués, etc.

Pasteur prend de la moëlle de lapin, mort enragé—le lapin est l'animal chez lequel la rage se développe au plus haut degré—il la laisse sécher avec les plus grandes précautions, pendant dix jours, par exemple ; plus la moëlle sèche, moins le virus qu'elle contient a de force ; il obtint ainsi, en opérant de la même manière, pendant dix jours, dix virus de forces différentes, puisque le premier a séché dix jours, le second neuf jours, etc.

Sil s'agit de préserver un patient qui a été mordu, comme dans le cas des quatre jeunes Américains, on commence par lui inoculer sous la peau du virus de dix jours (c'est-à-dire le plus faible) ; le lendemain on opère avec du virus de neuf jours, et ainsi de suite, jusqu'au dixième jour, où on lui donne le virus le plus violent, virus auquel succombe un lapin en six jours.

On est donc enragé dix fois, mais la chose s'est faite lentement, sans secours, et le premier virus

du chien qui a mordu le malade, n'est rien à comparer à la quantité et à la force des dix virus inoculés.

* *

Il s'agit donc d'une sorte de vaccination, vaccination très difficile, instrument dangereux à manier qui, entre les mains d'opérateurs ignorants ou maladroits, peut produire des accidents terribles.

Aussi, est-il probable que le virus rabique ne sera confié qu'à des hommes sérieux et offrant toutes les garanties de science exigibles en pareil cas.

Les quatre enfants de Newark vont arriver dans deux ou trois jours. Pasteur les croit guéris, je dis *croit*, car, comme tous les grands savants, il affirme peu et exprime son opinion d'une manière si modeste, qu'elle étonnera nos hommes d'état. Mais ceux-ci ont au moins pour excuse qu'ils savent peu et parlent beaucoup.

* *

Quelle différence entre la gravure de la quatrième page et celle de la première !

Ici, le savant qui arrache une victime à la mort ; là-bas, la guerre et ses horreurs.

La retraite ! mot sinistre, qu'on entend aux soirs de malheur.

Les Serbes viennent d'être battus ; les clairons, au lieu de sonner la charge, donnent le signal sinistre de rebrousser chemin. Cavaliers, artilleurs, fantassins, s'entassent pêle-mêle dans le chemin creux. Les blessés sont sur les caissons, les hommes valides s'en vont tête basse, pendant que les derniers obus lancés par l'armée victorieuse pleuvent encore sur les débris des régiments vaincus.

C'est la défaite !

LÉON LEDIEU.

M. PASTEUR ET LE VACCIN DE LA RAGE (Voir gravure)

MONSIEUR Pasteur vient de triompher de la rage ; il a définitivement vaincu ce mal qui ne pardonnait jamais. Mais aussi que de patients et laborieux travaux avant d'en arriver à ce magnifique résultat !

L'illustre savant commença par l'étude des fermentations. Après avoir démontré l'existence des êtres microscopiques qui sont les agents des maladies du vin et de la bière, de la maladie des vers à soie, etc., il indiqua les moyens de se mettre à l'abri de ces différentes altérations.

C'est par la recherche des causes de la maladie charbonneuse qu'il aborda l'étude des virus. Il isola d'abord le microbe du choléra des poules et parvint à en atténuer la violence.

Les poules inoculées avec ce virus atténué résistèrent à un virus plus violent. De même, les animaux, vaccinés avec un virus charbonneux atténué devinrent réfractaires au charbon.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans les découvertes de ce savant, c'est que toutes s'enchaînent et dérivent d'un même principe, et ce principe si fécond engendrera encore dans la suite de nombreuses et précieuses découvertes. Le jour n'est pas loin où, par l'application de la théorie des *virus atténués*, la plupart des maladies contagieuses pourront être utilement combattues. Nous en avons déjà un exemple frappant dans cette admirable méthode de traitement préventif de la rage, dont M. Pasteur a donné communication à l'Académie des Sciences et à l'Académie de Médecine, de Paris.

Depuis longtemps, M. Pasteur était attiré par l'étude de cette maladie, à la fois si obscure dans son origine et si terrible dans ses effets. Il en isola d'abord le microbe et en trouva le mode de culture et d'atténuation. Mais une des principales difficultés était d'arriver à inoculer d'une façon rapide et certaine le virus rabique aux animaux.

Après de longues recherches, il découvrit qu'en trépanant les lapins et en leur inoculant sous la dure-mère du cerveau une moëlle rabique de chien à rage des rues, ces animaux deviennent enragés après une durée moyenne d'incubation d'une quinzaine de jours. Avec des virus obtenus plus violents par la culture, il put réduire à sept jours la durée d'incubation. Au contraire, avec des virus

plus atténués, il parvint à rendre ces animaux réfractaires à la rage.

Des résultats semblables furent obtenus pour les chiens, les singes, les moutons, etc., et cela par inoculation des virus rabiques sous la peau ou à la surface du cerveau. La méthode était donc trouvée. Il ne restait plus qu'à en faire l'application à l'homme.

On amena à M. Pasteur un jeune berger, Jean-Baptiste Jupille, âgé de quinze ans, originaire de Villers-Farlay, village de l'arrondissement de Salins, dans le Jura, qui avait été cruellement mordu au pouce de la main gauche. Ce jeune garçon arriva à Paris le 20 octobre, six jours pleins après avoir été mordu. M. Pasteur commença immédiatement à le traiter ; ce traitement a pris fin le 29 octobre, et le petit vacciné est toujours plein de santé.

Notre première page représente le jeune berger au moment où un des aides de M. Pasteur va l'inoculer. Cette opération consiste simplement en une piqûre faite sous la peau, au bas des côtes, au moyen d'une seringue Pravaz, qui contient le virus-vaccin.

Quelles seront les applications de la magnifique découverte de M. Pasteur ? Dès aujourd'hui, on peut dire que l'illustre Français a vaincu la plus terrible des maladies, et qu'il n'a eu dans cette voie ni imitateur ni précurseur.

HISTOIRE VRAIE D'UN MENDIANT.

A LA porte d'une église d'une ville de France, se tenait un vieux mendiant sous le nom de Jacques. Depuis nombre d'années il s'asseyait sur un des degrés du temple et recevait l'aumône. Triste et sombre, il ne parlait presque jamais, se contentant d'incliner la tête quand on lui faisait l'aumône. Une croix dorée se voyait sur sa poitrine quand ses haillons venaient à s'ouvrir.

Un jeune prêtre, M. l'abbé de ***, célébrait la messe dans cette église et ne manquait jamais de donner son offrande à Jacques.

Issu d'une noble et riche famille M. de *** s'était consacré à Dieu dans le sacerdoce, et il répandait tout son bien dans le sein des malheureux. Sans le connaître, le vieux Jacques l'aimait beaucoup.

Un jour, l'abbé de *** ne vit pas Jacques à sa place accoutumée, et comme il remarquait que son absence se prolongeait, il s'inquiéta de Jacques et alla le voir.

Il frappa à la porte d'une mansarde au sixième étage. Une voix affaiblie lui répondit ; il entra.

C'était bien Jacques. Il était malade sur son mauvais grabat, le teint pâle, l'œil éteint...

— Eh ! c'est vous, monsieur l'abbé ? Vous êtes bien bon de venir voir un misérable comme moi... je ne le mérite pas.

— Que dites-vous là, Jacques ? Ne savez-vous pas que le prêtre est l'ami des malheureux ? D'ailleurs nous sommes de vieilles connaissances.

— Oh ! monsieur, si vous saviez !... si vous me connaissiez !... vous ne me parleriez pas ainsi ! Non, non, ne me parlez pas avec bonté ; je suis un misérable... maudit de Dieu.

— Maudit de Dieu ! y pensez-vous ? Ah ! mon pauvre Jacques, ne dites jamais de ces choses-là. Si vous avez fait du mal repentez-vous, confessez-vous ; Dieu est la bonté même. Il pardonne tout au repentir.

— Oh ! non ; Il ne me pardonnera pas à moi.

— Et pourquoi donc ? Ne vous repentez-vous pas ?

— Si je me repens ! si je me repens s'écria Jacques en se levant sur son séant et en ouvrant ses yeux égarés... Si je me repens ! Oh ! oui, je me repens, voici trente ans que je me repens... et cependant je suis maudit !...

Le bon père tâcha de le confesser, de l'encourager, mais en vain. Un mystère terrible était caché au fond de son cœur, et le désespoir empêchait le coupable de découvrir son crime.

Enfin, vaincu par la bonté du jeune prêtre, Jacques se décide, et d'une voix étouffée, il dit ces paroles :

— J'étais intendant du château d'une riche famille, lorsque, éclata la sanglante révolution du dernier siècle. Mes maîtres étaient la bonté même

... Monsieur le comte, madame la comtesse, leurs deux filles et leur fils... Je leur devais tout : ma position, mon éducation, l'aisance dont je jouissais... Quand vint la terreur... je les ai trahis ! ils étaient cachés... je savais où... Je les ai dénoncés pour avoir leurs biens, que l'on promettait aux dénonciateurs... Ils ont été condamnés à mort, tous... excepté le petit Joseph... qui était trop jeune...

Un cri involontaire sortit de la poitrine du prêtre, une sueur froide coula sur son front.

— Monsieur, continua le mendiant, qui n'avait point aperçu l'émotion de son confident. Monsieur, c'est horrible, je les ai entendus condamnés à mort... Monsieur, je les ai vu mettre tous les quatre dans une charrette... et j'ai vu leurs quatre têtes tomber sous le couteau... Monstre, monstre que je suis ! Et depuis ce temps je n'ai plus de paix ni de repos : Je pleure, je prie pour eux... je les vois toujours, là, devant moi. Tenez, ils sont là, sous cette toile...

Et en parlant ainsi, Jacques montrait de sa main tremblante un rideau que voilait un pan du mur.

— Ce crucifix que vous voyez à mon lit, c'était celui de monsieur... cette petite croix d'or que je porte sur moi, était celle que madame avait toujours sur elle. Oh ! Dieu ! quel crime ; quelle horreur ; quel repentir ! ! Monsieur l'abbé, ayez pitié de moi ; ne me repoussez pas ; priez pour le plus criminel et le plus malheureux des hommes !

Le prêtre était à genoux près du lit, pâle comme la mort. Il resta près d'une demi-heure immobile ; puis, se levant avec calme, fit le signe de la croix, et tirant le rideau de la muraille, il vit deux portraits...

Jacques poussa un cri en les voyant, et se rejeta sur son grabat.

Le prêtre pleurait.

— Jacques, dit-il d'une voix tremblante, je viens vous pardonner de la part de Dieu... je vais vous confesser.

Et assis près du lit, il confessa Jacques.

— Quand le moribond eut achevé :

— Jacques, lui dit l'abbé de *** Dieu vient de vous pardonner... Mais ce n'est pas tout... moi aussi je vous pardonne... pour l'amour de lui. Car vous avez tué... mon père, ma mère et mes deux sœurs.

Les cheveux de Jacques se dressèrent sur sa tête... il ouvrit les lèvres ; quelques sons inarticulés en sortirent... Il s'affaissa sur son lit.

Le prêtre s'approcha. Le mendiant était mort.

RICHESSSE ET INSTRUCTION

UN A richesse est une force, on ne peut pas le nier : un homme riche vis-à-vis du pauvre est comme le serait un homme armé contre un homme désarmé. L'instruction aussi est une force, et l'on peut dire que l'homme instruit est même plus fort qu'un homme riche qui serait ignorant : les connaissances acquises par l'étude ne sont pas sujettes à se perdre de même que la fortune. Si par le travail, grâce à l'instruction surtout, on parvient à acquérir une certaine aisance suffisante pour s'assurer l'indépendance, on n'a rien à envier à personne. C'est là cette médiocrité dorée qu'ont vantée les philosophes et les poètes.

— Vous n'oubliez pas certainement, me dit une de mes anciennes amies, qu'il y a quelque chose de supérieur encore à l'instruction et à la richesse.

— Quoi donc ?

— La bonté et l'esprit de justice.

— C'est bien mon sentiment ; mais l'instruction saine, qui développe la raison et fortifie le jugement, conduit plus sûrement à ces vertus que la richesse seule, si nous supposons à celui qui la possède un esprit vide, sans culture et hanté, sans défense, par les préjugés et les passions.

ED. CH.

Une jeune fille étant sur le point de se marier, le notaire lui lut le contrat qui, après une première énumération des titres et qualités, se terminait ainsi : " La dite demoiselle une telle *et cætera...* " A ce dernier mot la future se leva d'un bond : " Et se taira ? s'écria-t-elle. Jamais ! Si l'on ne biffe pas cette clause, le mariage n'aura pas lieu. "



LA GUERRE DANS LES BALKANS. — RETRAITE DE L'ARMÉE SERBE DANS LA PASSE DROGMAN

LA

PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

XLIX

N saurait quoi ? demanda Lucie impétueusement. Vous me faites mourir, maman Lison ! J'étouffe et je deviens folle. Je vous dis qu'il faut que je sache ! Si vous ne parlez pas, Lucien parlera. Je l'y forcerais bien ! Si ce n'est lui d'ailleurs, ce sera mademoiselle Harmant. Elle est venue ici m'implorer, se traîner à mes pieds, m'offrir une fortune. Elle ne me savait sans doute pas encore indigne de Lucien. Elle doit le savoir à cette heure ! Eh ! bien, j'irai l'implorer à mon tour, la supplier à genoux de m'apprendre quel secret de honte pèse sur moi. Si elle refuse de parler, j'irai trouver son père et je l'interrogerai.

— Non, Lucie, vous n'irai point !
— Qui m'en empêchera ?

— Moi.
— Comment ?
— Je rendrai cette démarche inutile. Je vous dirai tout.

— Tout, absolument tout, vous me le jurez ?
— Je vous le jure !
— Il ne me restera aucun doute dans l'esprit, et je pourrai pardonner à Lucien ?

— Lucien ne peut vous épouser. Vous refuseriez d'ailleurs vous-même de devenir sa femme avant d'avoir prouvé l'innocence de votre mère.

La jeune fille devint très pâle.
— Prouver l'innocence de ma mère ! répéta-t-elle. Ma mère a donc été accusée ?

— Oui.
— Accusée de quelle crime ?
— Du crime d'assassinat. Votre mère a été condamnée pour avoir assassiné le père de Lucien Labroue.

Lucie poussa un cri déchirant et cacha sa tête dans ses mains. Pendant quelques secondes, un silence effrayant régna. La jeune fille rompit ce silence en balbutiant :

— Ainsi ma mère est cette femme qui a tué le père de Lucien, qui l'a volé, qui a incendié son usine. Ah ! c'est horrible !

— Elle était innocente, Lucie ! s'écria Jeanne.

— On l'a condamnée.
— Condamnation injuste ! condamnation odieuse ! N'avez-vous pas entendu Lucien Labroue lui-même affirmer qu'il croyait à l'innocence de la malheureuse femme ?
— S'il y croyait vraiment, s'éloignerait-il de moi ?

— Il doute et dans le doute il s'abstient ! Peut-il braver d'ailleurs l'opinion du monde !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! bégaya Lucie en se tordant les mains avec désespoir. Pourquoi donc ma mère m'a-t-elle mise au monde ?

Un flot de larmes jaillissant des paupières de Jeanne l'ortier inonda son visage.

— Il ne faut point maudire votre mère, mon enfant, fit-elle d'une voix brisée. Vous auriez pitié d'elle si vous l'aviez connue comme je l'ai connue autrefois, la pauvre Jeanne.

Lucie regarda la porteuse de pain avec une véritable stupeur.

— Vous avez connue ma mère, vous, maman Lison ? fit-elle ensuite.

— Oui, ma mignonne. C'était, je vous le jure, une créature courageuse, incapable d'une mauvaise action. Elle avait aimé son mari tendrement, de toute son âme. Elle aimait passionnément ses enfants, car elle en avait deux, un fils et une fille.

— Un frère, s'écria Lucie, j'ai un frère.

— Vous en aviez un.

— N'est-il donc plus vivant ?

— Je l'ignore. Il a disparu comme vous aviez disparu vous-même. Elle les adorait, la pauvre Jeanne, et ne se doutait guère qu'un jour la fatalité la séparerait d'eux. Oui, je l'ai connue, bonne, douce, aimante, et il a fallu qu'un misérable vint jeter le trouble dans sa vie en commettant un crime et en ayant l'adresse infernale de la faire accuser par de fausses apparences. Vainement elle a dit qu'elle était innocente, l'évidence menteuse l'écrasait. L'unique preuve de son innocence avait disparu dans l'incendie de l'usine. Croyez-moi, Lucie, mon enfant, il ne faut point maudire votre mère.

— Oh ! je ne la maudis pas, et cependant elle est la cause de toutes mes douleurs.

— Au prix de sa vie, je vous le jure elle voudrait racheter vos larmes.

— Pourquoi en douterais-je, puisque vous l'affirmez ? dit Lucie en pleurant. Mais je suis bien malheureuse ! Une condamnation injuste a frappé ma mère, une flétrissure imméritée pèse sur elle, et je porte la peine de cette condamnation, cette flétrissure rejaillit sur moi ! Je suis la fille d'une femme que la justice a déclarée coupable d'incendie, de vol, d'assassinat, et tout le monde s'éloignera de moi avec horreur, comme déjà vient de le faire Lucien ! Est-ce que ce n'est pas horrible, cela, maman Lison ? Je comprends trop maintenant la conduite de Lucien. Le sang de son père assassiné coule entre nous, puisqu'on ne peut prouver l'innocence de ma mère.

— Il faut espérer, mon enfant, répliqua Jeanne. Qui sait si vos épreuves ne cesseront point un jour ? Qui sait si votre mère ne trouvera pas le vrai coupable ?

— Elle s'est échappée de sa prison. Je me souviens que Lucien me l'a dit.

— Elle s'est échappée, oui, fit Jeanne vivement, et je crois que son évasion avait pour but de chercher Jacques Garaud, le vrai, le seul coupable.

— Si elle réussit, nous ne le saurons pas.

— Vous le saurez la première.

— Et comment ?



Amanda s'était levée et avait grimpé sur les bancs. — (Voir page 337 col. 2)

— Votre mère vous retrouvera, son cœur la guidera vers vous ! Il faut avoir du courage, ma mignonne. Il faut vivre, vivre avec l'espérance de voir un jour l'innocence réhabilitée, vivre en vous disant que vous aurez votre part de soleil.

— Trop tard ! Lucien sera marié.

— Qui sait ? Rien ne le pousse vers ce mariage auquel on veut le contraindre et qui sans doute ne se fera jamais. Mademoiselle Harmant est malade, bien malade. Ses jours sont comptés. Lucien s'éloigne de vous, ma mignonne, pour obéir à ce qu'il croit être un devoir, mais il ne vous oublie point. J'ai vu son visage contracté, j'ai vu ses yeux remplis de larmes, tandis qu'il me disait qu'il ne devait plus vous aimer, ce qui prouve bien qu'il vous aime encore.

— Mais cet homme, ce Paul Harmant, avait-il le droit de fouiller ainsi dans le passé et de me couvrir de honte ? La loi ne me protégeait-elle pas contre de telles infamies ?

— Hélas ! mon enfant, dans bien des cas la loi est impuissante, il ne faut point compter sur son appui. Courage, ma fille, courage ma chère mignonne ! Maman Lison est

près de vous. A force de vous aimer elle vous consolera.

Et Jeanne serra la jeune fille sur son cœur bondissant.
— Vous n'avez pas dîné, je parie, ajouta-t-elle au bout d'un instant.

— C'est vrai. Il me serait impossible de manger. Je n'ai pas faim.

— Faites-vous violence. J'ai du bon bouillon chez moi. Vous allez en prendre une tasse.

La porteuse de pain contraignit doucement Lucie à boire quelques gorgées de bouillon, puis elle la quitta pour lui permettre de chercher l'oubli dans le sommeil. Une fois rentrée chez elle Jeanne l'ortier se laissa tomber à genoux.

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle en pleurant vous m'avez donné la force de ne point me trahir et je vous en remercie ! Mais quand donc cesseront mes souffrances et celles de ma fille ? Je vois son cœur qui se brise et je ne puis rien pour elle ! Après tant d'années d'un lent supplice, ne m'enverrez-vous pas, Seigneur, mon Dieu ! une heure de joie ? Ne placerez-vous jamais sur ma route l'homme qui m'a perdue ? Ne me ferez-vous point retrouver mon fils ? Je n'hésiterais pas à tout lui dire, à lui ! C'est un homme aujourd'hui, s'il existe. Un homme qui pourra agir, me protéger, me défendre, je n'ai d'espoir qu'en vous, mon Dieu ! Mon Dieu soutenez-moi.

L.

Le lendemain de cette soirée si pénible pour la pauvre Lucie, Lucien Labroue avait appris par son concierge la visite d'une jeune fille. Cette jeune fille, dont on lui traçait le portrait, il la reconnut à l'instant. Son cœur saignait par toutes ses blessures, mais il ne pouvait rien changer à la résolution prise par lui, à moins qu'une circonstance inattendue. Mais cette circonstance se présenterait-elle ?

Paul Harmant avait à faire exécuter des travaux importants dans une grande fondrie de caractères de la rive gauche. Ces travaux importants demandaient à être dirigés avec beaucoup de soin et d'habileté. L'industriel pria Lucien de se charger de cette surveillance. Le fils de Jules Labroue, en ce moment, n'allait donc que le matin à l'usine de Courbevoie et passait le reste de ses journées à Paris.

Un après-midi, pouvant disposer de quelques heures, Lucien monta chez Georges et il eut la chance de tomber sur un jour où le jeune avocat ne se rendait point au Palais.

En voyant entrer son ami de collège dont le visage défait portait la trace des souffrances endurées, Georges ne put réprimer une exclamation de surprise et d'inquiétude.

— Ah ! ça, mais qu'as-tu donc ? demanda-t-il ensuite en prenant la main du nouveau venu. As-tu été malade ?

— Malade, non, mon cher Georges.

— Alors, pourquoi cette pâleur ? Pourquoi ces traits tirés ?

— Excès de travail, peut-être ? dit Etienne Castel.

Lucien secoua la tête.

— Voyons, reprit Georges, assieds-toi là, et dis-nous ce qui se passe. As-tu perdu ta position chez Paul Harmant ?

Pour la seconde fois un hochement de tête de Lucien répondit négativement.

— Tu ne poserais point cette question, dit Etienne Castel à son expupille, si tu avais assisté il y a quelques jours à certaine visite que m'a faite mademoiselle Harmant.

Elle me parlait de monsieur Labroue dans les termes les plus flatteurs, me donnant à entendre que la position du directeur des travaux allait s'améliorer encore. Il ne s'agissait de rien moins que d'une association.

— Une association m'a été en effet proposée par monsieur Harmant, dit Lucien.

— Mais c'est magnifique, cela ! s'écria Georges. Il n'y a pas trois mois que tu es chez Paul Harmant, et te voilà avec une association en perspective !

— Et peut-être un mariage, ajouta du ton le plus naturel l'ex-tuteur de Georges.

— Ma foi, reprit le jeune avocat, cela ne m'étonnerait pas le moins du monde. J'ai entendu mademoiselle Harmant parler de toi dans des termes qui rendent très admissible une supposition de ce genre. Elle y mettait une chaleur tout à fait significative, et c'est elle-même qui poussait son père à s'associer avec toi. Voyons Lucien, monsieur Harmant ne t'a-t-il point parlé de mariage ?

— Il m'en a parlé.

— Bravo, mon cher ! Voilà une bonne nouvelle qui me rend bien heureux ! On te comble ! Tu as le pied à l'étrier

et je salue en toi un futur millionnaire ! A quand la publication des bans, car je ne te demande pas si tu as accepté ?

— J'ai refusé les offres de monsieur Harmant.

— Tu as refusé ! s'écria Georges ; mais c'est de la folie !

— Non, répondit tristement le fils de Jules Labroue.

— C'est vrai, j'oubliais que tu aimes.

— J'aime de toutes les forces de mon âme, et mon devoir est de ne plus aimer ! Tu me demandais, il y a quelques minutes, si j'étais souffrant, eh bien ! oui, je souffre tout ce qu'un homme peut souffrir, et je souffre par cet amour qui faisait ma joie, mon bonheur.

— Je ne comprends plus, dit Georges, si tu aimes véritablement, il n'y a point de considérations de fortune et d'avenir qui puisse te faire transiger avec ton amour. Le bonheur d'abord ! Il est plus souvent d'ailleurs dans la médiocrité que dans la richesse.

— Je te répète que je ne dois plus aimer Lucie, murmura doulement le jeune homme.

— Mais pourquoi ?

— Parce que la fatalité me le défend. Entre Lucie et moi il y a un crime, il y a du sang : le sang de mon père. Etienne Castel fit un mouvement de surprise. Georges passa la main sur son front.

— Que veux-tu dire ? s'écria-t-il. Lucie...

— Lucie est la fille de Jeanne Fortier, de la femme condamnée pour avoir assassiné mon père.

Etourdi par cette nouvelle, Georges resta muet. L'artiste se leva d'un bond.

— elle que vous aimez est la fille de Jeanne Fortier ! s'écria-t-il. En êtes-vous sûr ?

— Trop sûr, hélas ! J'ai eu les preuves entre les mains. Je les possède encore.

— Qui vous les a données ?

— Monsieur Harmant.

Le front d'Etienne Castel se couvrit d'un nuage.

— Monsieur Harmant ! répéta l'artiste, où a-t-il eu ces preuves.

— A la mairie de Joigny, où la nourrice de Lucie avait fait la déclaration du dépôt de l'enfant à l'hospice des Enfants-Trouvés de Paris.

— Mais, poursuivit Etienne, qui lui avait fait supposer que Lucie fût la fille de Jeanne Fortier ? Pour aller à Joigny chercher les preuves que vous avez eues sous les yeux, il savait donc que Lucie avait été élevée à Joigny ? Comment le savait-il ?

— Je l'ignore, répliqua Lucien en pressant son front dans ses mains ; je perds la tête, moi ! Tout ce que je sais, c'est que j'aimais, et que je ne dois plus aimer.

— Je vous ai entendu exprimer la conviction que Jeanne Fortier était innocente.

— Cette conviction ne repose sur rien de précis. La justice humaine a condamné Jeanne Fortier comme assassine de mon père. Puis-je épouser la fille de Jeanne Fortier ?

— Cent fois non ! répliqua Georges ; l'hésitation même ne t'est pas permise. Oublie Lucie. Mademoiselle Harmant est éprise de toi. Là est ton avenir. Epouse mademoiselle Harmant.

— Lucie en mourrait ?

— Je ne crois guère qu'on meure d'un amour malheureux ! D'ailleurs quel autre parti prendrais-tu ?

— Je voudrais prouver l'innocence de Jeanne Fortier et provoquer sa réhabilitation.

— Très bien ! Quels sont tes moyens ! Où sont les pièces que tu peux fournir. Où sont les faits nouveaux que tu peux articuler pour demander la révision d'un procès criminel ?

— Je n'en ai pas, hélas !

— Alors, tu ne peux rien.

— Si je voyais Jeanne Fortier, peut-être me fournirait-elle les moyens qui me manquent.

— Elle s'est évadée, mais admettons qu'elle soit reprise et que tu te mettes en rapport avec elle. Il y a vingt-et-un ans elle n'a pu fournir la preuve de son innocence. Comment le pourrait-elle aujourd'hui ? Allons, soit homme, soit fort ! Plus d'hésitation, plus de tergiversations. Accepte les faits accomplis. Il y a entre Lucie et toi une barrière insurmontable, renonce à Lucie et épouse la fille de Paul Harmant. N'est-ce pas votre avis, mon cher tuteur !

— Non, répondit carrément Etienne Castel ; le hasard a bien fait se rencontrer la fille de Jeanne Fortier et le fils de Jules Labroue, il peut faire éclater tout à coup l'innocence de Jeanne.

— Et si ce hasard ne se produit pas, Lucien aura perdu son avenir.

— Et s'il découvre un jour que Jeanne était innocente, il regrettera toute sa vie d'avoir passé à côté du bonheur.

— La situation est affreuse ! murmura Lucien. Que faire ?

— Gagner du temps en laissant croire à Paul Harmant qu'un jour viendra où vous serez le mari de sa fille, et chercher Jacques Garaud qui peut-être à cette heure n'est point introuvable.

— Avez-vous un indice ? demanda vivement Lucien.

— Pas encore, mais je vais commencer certaines recherches sur lesquelles je compte beaucoup. J'ai des amis haut placés que j'emploierai. Bref, j'en suis pour ce que je disais tout à l'heure : "Gagnez du temps !" et, quant à présent, je vous demande la permission de vous adresser une question.

— Faites, monsieur.

— Savez-vous quelle était l'invention dont s'occupait votre père au moment où il a été assassiné ?

— Ma tante m'a répété souvent que mon père espérait réaliser une grande fortune avec une machine à guillocher nouvelle.

En entendant ces mots, Etienne Castel resta froid et calme en apparence. Un léger froncement des sourcils témoignait de l'émotion qu'il ressentait.

— Pas d'autre invention ? reprit-il.

— On ne m'a parlé que de celle-là.

L'entretien fut interrompu par l'entrée de la vieille servante, venant annoncer que plusieurs clients attendaient l'avocat pour le consulter. Etienne Castel et Lucien Labroue quittèrent Georges Darier et se séparèrent à la porte de la maison.

LI

Lucien Labroue regagna la fabrique de caractères d'imprimerie de la rue d'Assas. Etienne Castel rentra chez lui et s'enferma dans une petite pièce qui lui servait de bibliothèque et de cabinet de travail. Il ouvrit un coffre-fort et en tira une liasse de papiers dont l'enveloppe portait ce nom et cette date :

"GEORGES FORTIER"
"1861"

L'enveloppe n'était point fermée à la gomme. Elle renfermait un pli, scellé de cire noire, et plusieurs feuilles couvertes de notes. L'artiste s'absorba dans la lecture de ces notes. Dans les uns revenait sans cesse le nom de "Jacques Garaud." Dans les autres celui de "Paul Harmant." Pourquoi l'ex-tuteur de Georges formait-il un dossier de tout ce qui se rapportait à ces deux individualités si distinctes en apparence ? L'avenir nous l'apprendra.

* * *

Lorsque mademoiselle Amanda fut sortie de la prostration succédant à l'état terrible causé par le breuvage canadien, elle se demanda ce qui s'était passé, et pourquoi elle se trouvait ainsi brisée, sans énergie, sans forces, comme à la suite d'une longue maladie. Elle allait interroger le pseudo-baron Arnold de Reiss, debout en face d'elle, lorsqu'un coup de sonnette assez violent se fit entendre au dehors.

— C'est le médecin, sans doute, dit Ovide, je vais ouvrir. Et il sortit.

— Le médecin ! répéta l'essayeuse de madame Augustine en foiaillant sa mémoire. Ce ne peut être que pour moi. Que s'est-il donc passé ? J'ai la tête lourde. Ma poitrine est en feu. Que m'est-il arrivé depuis hier ?

Ovide rentra, accompagné du docteur Richard. Amanda reconnut du premier coup d'œil le médecin qu'elle avait vu se pencher sur Duchemin, évanoui.

— Eh bien, madame, lui demanda le nouveau venu, comment vous trouvez-vous ce matin ?

— Ai-je donc été malade ? fit la jeune femme.

— Vous avez éprouvé une crise nerveuse violente. Par bonheur, j'ai pu l'enrayer, et je constate avec plaisir que votre état est tout à fait satisfaisant.

— Docteur, j'éprouve une grande fatigue. Il me semble que mes nerfs et mes muscles sont amollis. D'où vient cela ?

— C'est la suite naturelle de la crise. Soyez sans inquiétude. Un repos complet, une journée de diète, et demain il n'y paraîtra plus, tout sera fini.

— J'ai une soif ardente.

— Vous l'apaiserez en buvant de la limonade bien légère.

— Mais comment et à quel propos s'est déclarée cette crise dont je n'ai nul souvenir ?

— Monsieur peut vous répondre à ce sujet mieux que moi, fit le docteur en désignant Ovide. Je n'ai pas vu la crise à son début et je ne suis arrivé que pour constater des symptômes inquiétants.

— Après dîner, dit Soliveau, vous avez eu une sorte d'attaque nerveuse que rien ne motivait. Vous paraissiez souffrir beaucoup, à en juger par vos gémissements et vos cris. Vous vous tordiez comme un ver coupé.

— C'est bien singulier, murmura la jeune fille. Jamais rien de pareil ne m'était arrivé.

Le médecin reprit :

— Ne vous mettez point l'esprit à la torture pour essayer de vous souvenir et de comprendre. Tout danger, je vous le répète, a disparu et maintenant mes soins vous sont inutiles. J'ai l'honneur de vous saluer, madame.

Ovide reconduisit jusqu'à la porte de la rue le docteur, qui lui dit en le quittant :

— Gardez-vous, monsieur, de donner à cette femme une seconde dose de la liqueur canadienne versée par vous hier au soir sans modération. Vous la tueriez ! Vous aviez sans doute pour la contraindre à parler des motifs qui ne me regardent pas. Mais quels que soient ces motifs, vous n'en avez pas moins commis un acte délictueux.

— Je ne recommencerai pas, dit Ovide. Il me reste maintenant, monsieur, à m'acquitter pécutiairement envers vous.

Le docteur Richard refusa d'accepter une rémunération quelconque et s'éloigna.

— J'ai de la chance qu'elle ne soit point morte ! pensa le Dijonnais. Cet homme ne m'aurait point ménagé.

Il rentra dans la chambre d'Amanda.

— Voyons, baron, lui dit la jeune fille, maintenant que nous voilà seuls, parlez-moi franchement. Que s'est-il passé hier entre nous ? A quel motif attribuez-vous mon attaque de nerfs.

— Je vous ai répondu tout à l'heure l'exacte vérité, mademoiselle. Je n'en sais pas plus que vous. Rien, à ma connaissance, n'avait provoqué votre soudain malaise. Je me suis élané dehors, très inquiet, pour me mettre en quête d'un médecin, et j'ai trouvé celui que vous venez de voir.

Amanda laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

— Vous êtes à la diète, poursuivit Soliveau. Je vais donc aller déjeuner seul. Je vous enverrai Madeline avec la limonade ordonnée par le docteur.

— C'est ça, envoyez-moi Madeline.

Ovide sortit. La jeune fille le suivit du regard jusqu'à la porte, en fronçant le sourcil.

— Non, non ! murmura-t-elle ensuite, ce n'est pas naturel. Plus je réfléchis, plus cela me semble suspect. J'ai été très malade, j'ai eu une crise à laquelle je pouvais succomber.

Elle frissonna de la tête aux pieds à la pensée de la mort, et poursuivit :

— Et je ne me souviens de rien. Ah ! si, cependant. J'avais pris mon café et bu deux verres de chartreuse. Tout à coup un brouillard me passa devant les yeux. Je ne vis plus rien, je n'entendis plus rien. Si ce gredin d'Arnold avait voulu m'empoisonner !

A peine cette idée se fut-elle formulée dans son esprit, qu'Amanda oubliant sa faiblesse, se jeta à bas de son lit, courut à la table non desservie, prit la bouteille de chartreuse et l'examina. Elle était vide.

— Et cependant je n'ai pas tout bu ! fit la jeune femme presque à haute voix. Je me souviens qu'il restait encore au moins deux ou trois verres au fond de la bouteille. C'est dans la chartreuse que ce vilain homme aura versé le poison, et il a fait disparaître ensuite le mélange qui aurait pu servir à prouver son crime. Ah ! comme j'avais raison de me défier ! Le misérable a vu que je le devinais à moitié. Il a voulu se débarrasser de moi ! C'était simple et pratique. Où a-t-il jeté le fond du breuvage empoisonné !

Amanda tourna ses yeux vers les cendres du foyer. Une place humide attira son attention.

— C'est là, fit-elle en désignant l'endroit. Ce docteur n'a rien compris à mon malaise soudain, mais j'ai compris, moi, et maintenant, plus que jamais, je dois me tenir sur mes gardes. Quel est donc cet homme qui n'hésite pas plus à me tuer qu'à tuer Lucie ? A tout prix il faut que je le sache et je le saurai.

Amanda alla se remettre au lit. Peu d'instants après la servante Madeline arrivait à la villa des Mûriers, apportant un grand vase rempli de limonade dont elle se hâta de présenter un verre à la malade en lui demandant :

— Eh bien ! ma chère dame, présentement cela va-t-il mieux ?

— Beaucoup mieux ; répondit Amanda. Demain je serai tout à fait remise.

— Madame déjeunerait-elle ?

— Non. Le docteur m'a mise à la diète.

— Alors, madame n'a besoin de rien.

— De rien absolument.

— Dans ce cas, je puis m'en aller ?

— Donnez-moi d'abord des nouvelles des blessés qui, hier, après l'accident, ont été portés chez votre patronne.

— Ah ! dame ! ils ne vont pas fort.

— Il y avait un jeune homme, je crois.

— Oui, madame.

— Est-ce qu'il est au plus mal ?

— Pour ça, non. Cette nuit, il a repris connaissance, et ce matin, il a pu parler à monsieur le docteur, mais il a une blessure très profonde à la tête.

— Puisqu'il a parlé, on sait qui il est ?

— Oui, madame.

— Avez-vous entendu prononcer son nom ?

— Il s'appelle Duchemin.

— Je ne m'étais pas trompée, pensa la jeune fille, c'est bien lui.

Puis elle ajouta tout haut :

— Peut-être va-t-on le transporter dans sa famille.

— Oh ! non, madame, répliqua la servante, monsieur le docteur a dit à ma patronne qu'il en avait au moins pour dix ou quinze jours avant de pouvoir bouger de sa chambre.

— Pauvre garçon ?

Tout en répondant aux questions d'Amanda, Madeline avait desservi la table et mis un peu d'ordre dans la pièce.

— Présentement, madame, dit-elle, je m'en vas.

— Je ne vous retiens pas. Quand vous reviendrez, apportez-moi, je vous prie, de quoi écrire.

— Oui, madame.

Et la servante se retira. La jeune Duchemin avait en effet une profonde blessure à la tête, et son état, quoique n'offrant point de danger réel, exigeait de grands soins et de longs ménagements. On l'avait installé dans une chambre fort bien aérée du second étage, et le docteur venait le voir plusieurs fois par jour.

LII

En revenant à lui-même après un très long évanouissement, Duchemin avait été obligé de répondre aux questions du chef de gare et du commissaire de police de Bois-le-Roi. Le procureur de la République et un juge d'instruction devaient arriver de Melun dans la matinée pour suivre l'affaire. Ovide Soliveau, ayant déjeuné très amplement, revint à la villa des Mûriers et passa la journée près d'Amanda, affectant de se montrer aux petits soins pour elle.

De son côté l'essayeuse de madame Augustine se gardait bien de laisser paraître quoi que ce soit des soupçons qu'elle avait conçus. En venant chercher les ordres pour le dîner, Madeline apportait ce que la jeune femme avait demandé, encre, plume et papier.

— Il paraît que vous avez envie d'écrire, fit Soliveau d'un air indifférent.

— En effet, je veux écrire à madame Augustine.

— Ah ! ah ! qu'avez-vous donc à lui dire ?

— J'ai à lui demander l'autorisation de prolonger un peu mon séjour à Bois-le-Roi. Y voyez-vous des inconvénients ?

— Aucun. Seulement, je dois vous prévenir que je serai obligé de vous laisser seule pendant quelques jours.

Amanda tressaillit à la pensée que le pseudo-baron de Reiss pourrait ne point revenir, lui faire perdre ainsi sa trace, et demeurer pour elle un danger d'autant plus effrayant qu'il serait invisible.

— Me laisser seule ! répéta-t-elle ; pourquoi donc ?

— J'ai dit chez moi que je quittais Paris pour une semaine, et mon absence prolongée causerait certainement des inquiétudes.

— Ne pouvez-vous écrire ?

— Assurément non.

—Le motif de cette impossibilité, s'il vous plaît ?
 —Dater une lettre de Bois-le-Roi, lorsqu'on me croit à Marseille, serait une insigne maladresse. Je me garderai bien de la commettre.
 —S'il en est ainsi, fit Amanda, nous partirons après-demain.
 —Il vaudrait mieux vous décider à rester ici deux jours sans moi.
 —Je m'ennuierais trop.
 —Bah! deux jours passent si vite.
 Amanda réfléchit que le baron de Reiss pourrait en somme disparaître aussi bien à Paris qu'à Bois-le-Roi, s'il en avait la fantaisie, et après un instant répondit :
 —Vous avez raison. J'écrirai. Je vais me lever un peu, cela me donnera des forces, et après avoir écrit je ferai un tour de jardin.
 La jeune fille s'enveloppa d'un peignoir, traça quelques lignes, puis, la lettre terminée, la mit sous enveloppe, écrivit l'adresse et la tendit à Ovide.
 —Soyez assez aimable pour aller jeter cela à la boîte, fit-elle.
 —A l'instant. Je serai de retour dans dix minutes.
 —Oh! ne vous pressez pas. Prenez tout votre temps. Je vais aller lire au jardin.
 Ovide sortit. Amanda, un livre à la main, alla s'installer sous un petit berceau de verdure adossé à la muraille d'enceinte de la propriété qu'habitait la sœur du docteur Richard. L'essayeuse de madame Augustine n'avait nulle envie de lire, elle posa son livre fermé sur ses genoux et s'absorbant dans une rêverie profonde.
 —Non, non, pensait-elle, il ne m'échappera pas. S'il essayait, je saurais le retrouver. Lorsque j'aurai la certitude qu'il a tenté de m'empoisonner et qu'il a voulu tuer Lucie, je me vengerai, quand bien même la vengeance devrait entraîner ma perte!
 En sortant du jardin de la villa des Mûriers, Ovide suivit le quai de la Seine, pour remonter vers la gare. Tout en cheminant, il réfléchissait, lui aussi, à la situation. Il aperçut à quelque distance en avant, le docteur Richard en compagnie de l'octogénaire avec lequel il l'avait déjà vu dans la forêt de Fontainebleau, le jour de son arrivée à Bois-le-Roi. La femme âgée et les deux jeunes filles complétaient le groupe. René Bosc marchait lentement en s'appuyant sur le bras du docteur Richard. Le vieillard était coiffé d'un chapeau de paille à larges bords, que de temps à autre il retenait de la main gauche pour le garantir des coups de vents.
 En passant à côté des promeneurs Ovide salua le docteur Richard qui lui rendit froidement son salut. René Bosc, par politesse, fit une inclination de tête, tout en regardant Soliveau.
 —Un de vos clients? demanda-t-il au médecin.
 —Pas le moins du monde, répondit celui-ci d'un ton dédaigneux.
 Ovide avait à peine dépassé de quelques pas le petit groupe quand il entendit pousser une exclamation. Il se retourna, vit un chapeau de paille, roulant à terre emporté par une rafale, le saisit au passage, revint sur ses pas et le présenta au vieillard :
 —Ceci est à vous monsieur? fit-il.
 —Vous êtes trop aimable, monsieur, dit René Bosc, les yeux toujours fixés sur le visage du Dijonnais, et je vous... Il n'acheva point sa phrase commencée. Sa figure s'était altérée brusquement.
 —Ah! vous êtes ici! s'écria-t-il en reculant d'un pas. Vous avez donc quitté l'Amérique?
 —Vos traits ne me sont point inconnus, monsieur, répliqua Soliveau; mais je cherche vainement.
 —J'étais à bord du "Lord Maire" avec vous en 1861, interrompit René Bosc.
 Ovide tressaillit.
 —Et, poursuivit l'ancien agent de sûreté, si vous ne vous souvenez point de moi, je me souviens de vous. Je me nomme René Bosc.
 Puis, sans ajouter un mot, il tourna le dos au pseudo baron de Beiss qui devint très pâle et s'éloigna rapidement.
 —Vous connaissez donc cet homme? demanda le médecin très intrigué.
 —Oui. Je vous raconterai cela tout à l'heure.
 Ovide, en se dirigeant à grands pas vers la gare pensait :
 —Ce ci-devant policier est à Bois-le-Roi et lié avec le docteur Richard. Voilà qui va hâter mon départ. Il ne fait pas bon ici pour moi!
 Après un instant de réflexion, il ajouta :
 —Mais si j'y laisse Amanda, elle pourra revoir ce médecin et savoir par lui, à qui René Bosc va certainement l'apprendre, que le baron de Reiss se nomme en réalité Ovide Soliveau. Bah! qu'est-ce que cela peut me faire, en somme? Une fois à Paris, Ovide Soliveau sera, comme le baron de Reiss, introuvable pour elle.
 Arrivé à la gare il jeta dans la boîte la lettre dont il était porteur, entra au bureau du télégraphe et écrivit cette dépêche :
 "PAUL HARMANT, INDUSTRIEL,
 Courbevoie (Seine).
 "Je retourne à Paris demain."
 "BARON DE REISS."
 Ceci fait, il revint à l'hôtel du "Rendez-vous des Chasseurs," et donna l'ordre de lui préparer sa note pour le lendemain.
 René Bosc, sa famille et le médecin étaient arrivés à la maison de la sœur de ce dernier, maison voisine, nous le savons, de la villa des Mûriers. La jeune femme veuve et riche, vivant avec une demoiselle de compagnie qui ne la quittait jamais, était assise dans le jardin sous la voûte de verdure formée par de grands arbres et touchant au mur d'enceinte. Le docteur l'aperçut de loin et conduisit vers elle ses visiteurs qu'elle accueillit avec une grâce parfaite.
 —Asseyez-vous là, près de moi, monsieur Bosc, dit-elle

au vieillard, vous y serez à l'abri du vent, fort désagréable aujourd'hui.
 Les nouveaux venus s'installèrent.
 —Fort désagréable en effet, madame, répondit l'octogénaire. En m'enlevant mon chapeau, il y a quelques minutes, il m'a mis en présence d'un misérable de la pire espèce.
 Mademoiselle Amanda, nous l'avons dit, s'était assise, un livre à la main, dans le jardin de la villa des Mûriers, sous un berceau contigu à la muraille. Entre elle et les causeurs, il n'y avait que cette muraille. La voix de René Bosc la tira de ses réflexions. Elle écouta et les paroles arrivèrent à son oreille nettes et distinctes.
 —Un misérable de la pire espèce, répéta le docteur; voulez-vous parler du personnage qui a ramassé votre chapeau?
 —Précisément.
 —Le baron de Reiss, alors?
 Amanda fit un brusque haut-le-corps.
 —Ah! ah! se dit-elle, c'est du baron qu'on s'occupe dans la propriété voisine. J'ai bien fait de me placer là.
 René Bosc regarda le médecin en riant.
 —Quel nom venez-vous de prononcer? dit-il.
 —Celui du baron de Reiss.
 —Et vous l'appliquez à l'homme à qui j'ai dit que nous étions à bord du "Lord-Maire" en 1861?
 —Parfaitement.
 —D'où le connaissez-vous?
 —J'ai été appelé la nuit dernière à soigner une jeune femme qui habite avec lui depuis quelques jours la villa des Mûriers.
 Amanda, pour mieux entendre, s'était levée et avait grimpé sur le banc.
 Sa tête arrivait presque au chaperon du mur. René Bosc reprit :
 —Cet homme, mon cher docteur, n'est pas plus baron que vous et moi. Dans un but que j'ignore mais qui, quel qu'il soit, m'est suspect, il a pris un nom et un titre de fantaisie. Il s'appelle en réalité Ovide Soliveau.
 —Vous en êtes sûr?
 —Absolument sûr, et j'ai pour cela de bonnes raisons.

LIII

Tandis que s'échangeaient ces paroles de l'autre côté du mur, mademoiselle Amanda se répétait tout bas :
 —Ovide Soliveau. Je n'oublierai pas ce nom. Etrange hasard qui va sans doute m'apprendre tout ce que je désirais connaître.
 René Bosc reprit :
 —Ce triste personnage, mécanicien de son état, était, il y a vingt et un ans, sous le coup d'un mandat d'amener en France. Il passait en Amérique où il devait entrer dans les ateliers de James Mortimer de New-York, et se trouvait à bord du "Lord-Maire" en même temps que vous et moi.
 —Voilà qui est singulier! fit le docteur.
 —Oui, n'est-ce pas? Mais vous trouverez la rencontre bien plus singulière encore quand vous saurez que c'est ce misérable qui m'avait volé le sac de voyage contenant toute ma fortune.
 —Et vous avez laissé son crime impuni!
 —Je vous ai dit qu'un passager avait imploré sa grâce en me rapportant mon argent intact. J'ai bien voulu ne pas le dénoncer au capitaine du paquebot. A New-York, il se conduisit assez mal, fréquentant les tripots où il perdait la totalité de ses appointements, appointements d'un chiffre fort rond, car, grâce toujours au voyageur qui avait intercédé auprès de moi pour lui, et qui était devenu l'associé de James Mortimer, il remplissait les fonctions d'inspecteur de travaux. Je l'avais perdu de vue depuis mon retour en France, et je viens de le retrouver ici sous le nom de baron de Reiss. Cette incarnation nouvelle cache quelque nouvelle greinerie, j'en réponds, car Ovide Soliveau est capable de tout, sauf d'une bonne action.
 —Je ne savais rien sur son compte, répondit le docteur, et cependant sa physionomie m'a déplu dès le premier moment.
 —Elle n'est point trompeuse. Ce bandit doit être venu à Bois-le-Roi dans un but criminel.
 (La suite au prochain numéro.)

LA MORT!

UN vaste champ ouvert aux méditations de l'âme chrétienne!
 La mort, pour le juste, c'est la vie—la vie éternelle et glorieuse dans le sein de Dieu.
 C'est la fin de l'exil; la cessation des misères, des épreuves—du péché. Aussi, voyons-nous que l'Eglise a des consolations pour ceux qui restent, elle n'a que des chants d'espérance et d'allégresse pour ceux que Dieu appelle à lui : ses prières sont des louanges et des actions de grâces pour ceux dont la vie et la mort toutes saintes ont servi de témoignage à la foi de Jésus-Christ; — elles sont des supplications pour ceux qui en ont besoin.
 L'abbé CASIMIR.
 La guerre des Balkans d'après un journal de Paris :
 Si vous en croyez les journaux,
 Les Bulgares, soldats "acérés",
 Insurgent combats nouveaux,
 En trempant une soupe aux Serbes!

PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de décembre a eu lieu le 4 janvier, dans la salle de conférence de la Patrie.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix, No.	355.....	\$50
2e prix, No.	16,171.....	25
3e prix, No.	23,220.....	15
4e prix, No.	5,620.....	10
5e prix, No.	2,213.....	5
6e prix, No.	9,146.....	4
7e prix, No.	1,167.....	3
8e prix, No.	13,054.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun

5,688	21,487	4,060	22,860	5,917	3,569
5,713	3,163	10,932	1,128	11,647	13,042
4,737	23,617	16,943	18,549	10,547	20,138
428	22,687	2,457	1,805	16,609	20,105
19,730	3,467	6,351	10,424	4,765	9,200
20,913	6,647	4,407	20,656	5,934	10,745
18,287	13,053	5,360	3,967	6,605	16,841
8,890	16,367	11,590	13,029	5,937	15,905
10,897	4,794	19,800	5,893	20,625	22,811
20,685	11,567	4,864	20,329	11,335	10,965
19,088	13,817	3,832	6,727	1,167	11,802
16,626	1,816	10,091	23,891	16,052	16,660
10,505	15,899	14,054	42	4,458	4,461
8,511	638	3,332	9,708	4,502	13,748
10,903	11,657				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ du mois de décembre sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue St-Jean, Québec.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Un peu de térébentine dans la bouilloire à laver rendra le linge bien blanc et ôtera souvent des vieilles taches. Une cuillerée à thé pour deux gallons d'eau. Il n'y a pas d'odeur, l'action de bouillir la prévenant.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 150.—CHARADE

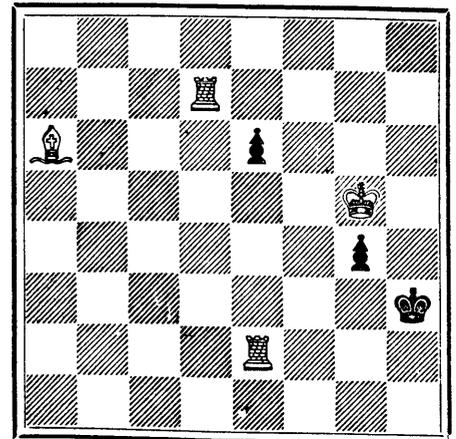
Mon Premier est au conimere.
 Mon Dernier plein de tendresse,
 Et mon Tout c'est la richesse.

No 151.—LOGOGRIPE

Avec un microscope on peut voir mon Dernier ;
 Sans cœur, la mort, la ruine, ah! fuyez mon Dernier.

No 152.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—3 pièces



Blancs—4 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No 148.—Le mot est : Amour.
 No 149.—Le mot est : Portefeuille.



LA PETITE COMMISSIONNAIRE



LES REMÈDES DE GEO. TUCKER, le guérisseur sauvage, No 86 1/2, rue Saint-Laurent Montréal, sont vendus seulement dans les pharmacies et épiceries. Demandez le "Sirop Botanique de Tucker," "Arrapaho" ou "Baume des Montagnes Vertes," "Poultres Indiennes de Tucker pour les Vers, les Emplâtres de la Montagne Verte. Envoyez vos ordres au No 86 1/2, rue Saint-Laurent. Il y a aucun colporteur d'autorisé à vendre pour moi sur les marchés ou de porte en porte.
Exigez que le portrait du guérisseur sauvage et le nom de la compagnie des Montagnes Vertes soient sur chaque bouteille ou boîte que vous achèterez.

ETABLISSEMENT DE 1^{RE} CLASSE
LEFRANCOIS FRERES,
314, Rue Ste-Catherine,
MONTREAL

Assortiment complet et choix de fourrures de toutes sortes. Ordres exécutés à court délai.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

Si vous souffrez d'indigestion, buvez l'EAU DE SAINT-LEON après chaque repas, et à jeun pour la constipation.
En buvant cette eau merveilleuse vous éviterez la Picote et autres maladies contagieuses.

E. MASSIOTTE & FRERE,
Seuls agents pour Montréal.
217, rue St Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEHARDT-BERTHIAUME,
No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires,
Programmes, Lettres Funéraires
Circulaires, Affiches, etc.
Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Blanes pour avocats, notaires et pour les municipalités.
Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

IMPORTANT

C'est avec beaucoup de plaisir que j'annonce au public que j'ai été guérie d'une maladie que les médecins supposaient être un cancer on une tumeur dans les organes génitaux, par Geo. Tucker, le guérisseur sauvage, No 86 1/2, rue Saint-Laurent. Les médecins désespéraient de moi quand je me suis adressée à lui, et une semaine après j'étais sauvée d'une mort que l'on considèrait comme certaine. Je ne pourrais le recommander trop chaleureusement aux personnes qui souffrent et au public en général.

Madame HENRI SUPRENTANT,
No 104, rue St-Martin, Montréal.

VOYEZ! 40 magnifiques CARTES-CHROMOS avec votre nom très bien imprimé pour dix (10) cents seulement. Echantillons envoyés pour cinq (5) cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez: EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

EMIL H. RODIN, marchand de Chromos et vend bon marché. Vous pouvez avoir quarante (40) magnifiques Cartes-Chromos, avec votre nom bien imprimé, pour 10 cents. Echantillons de toutes sortes envoyés pour 5 cents. Ecrivez immédiatement. Agents demandés. Adressez: EMIL H. RODIN, Cokato (Wright Co.), Minn.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau: rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts.
C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis.
Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

MARLIN MAGAZINE RIFLE

Best In The World
for large or small game—made in 32 calibre, 40 grains powder; 38 cal. 55 grains; 40 cal. 60 grains; 45 cal. 70 and 85 grains. The strongest shooting rifle made. Perfect accuracy guaranteed and the only absolutely safe rifle made. All styles, all sizes, all weights. Prices reduced.

BALLARD Gallery, Sporting and Target Rifles, world renowned. The standard for target shooting, hunting, and shooting galleries. All calibres from 22 to 45. Made in fourteen different styles, prices from \$18.00 up. Send for illustrated catalogue. **MARLIN FIRE ARMS CO., NEW HAVEN, CONN.**

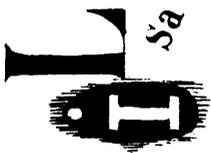
VICTOR ROY
ARCHITECTE,
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York, Etats-Unis.

DR. J. LEROUX,
2445, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL

ILLUSTRATED SPORTING WORLD, journal illustré, publié à New-York, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement: un an, \$4; six mois, \$2; trois mois, \$1. S'adresser au No 342, Pearl Street, New-York.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it **IN NEW YORK.**



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Garde-toi de l'ennemi qui apporte des présents

ESSAYEZ

L'Amplificateur Viger

Pour embellir le son et la vibration de votre Piano, Orgue ou Harmonium.
S'adresser par lettre ou personnellement chez

SEYMOUR & CIE,

658, Rue Craig, Montréal, 658